

La critique, me semble-t-il, n'a pas assez parlé de cette nouvelle collection éditée par Hatier « Brèves Littérature » sous la direction de Michel Chaillou et qui se veut un vaste roman de la littérature des origines à nos jours. Le titre de la collection manquait sans doute de précision. Les trois premiers volumes déjà publiés (trois autres sont annoncés) devraient nous en donner une idée plus claire. 1/ *Petit Guide pédestre de la littérature française au XVII^e siècle* par Michèle et Michel Chaillou qui aurait bien fait mon affaire mais que je n'ai malheureusement plus sous la main l'ayant laissé au manoir du Breuil près d'Honfleur pendant les quelques jours où je m'y suis prélassé au mois d'août. 2/ *Le Joli*

Temps – Philosophes et artistes sous la Régence et Louis XV (1715-1744) par Jean-Noël Vuarnet, le meilleur des trois mais qui n’a pas sa place ici et ce qui va servir d’envol à cette chronique. 3/ *Les Villes imaginaires dans la littérature française* de Jean Roudaut, essayiste et romancier qui enseigne notre littérature à l’université de Fribourg. Roudaut cite presque en exergue la phrase de Balzac : « Quel roman que la vie d’une ville ! » Il constate une évidence : une ville dès qu’elle est réduite en mots, qu’elle soit désignée par son vrai nom, Paris, Rome ou Venise, ou qu’elle soit baptisée par l’écrivain, Verrières pour (et en même temps que) Besançon dans *Le Rouge et le Noir* et Balbec pour Cabourg dans *La Recherche* devient en grande partie imaginaire. Cinquante numéros d’*Urbanismes* ne suffiraient pas à épuiser les commentaires que pourraient susciter le Paris et la province chez Balzac.

Quand je corrigeais, il y a cinq ou six ans, tel roman de ma jeunesse qui allait être réédité après plus de trente ans d’oubli, mon vrai regret, c’était de n’avoir pas été plus précis dans mes descriptions des taxis et des

restaurants d'alors. Tout écrivain devrait sacrifier, si je puis dire, un paragraphe ou un chapitre sur l'autel du futur. Non pas se dire : « Serai-je lu dans cinquante ans ? » mais : « Si, par extraordinaire, je suis lu dans cinquante ans, pensons un peu à ce qui pourrait faire plaisir au lecteur d'alors... » Ce sera peut-être cette rue de Paris qui n'existe plus ou qui a changé. La description d'une cuisine ou d'un salon dans les années cinquante. Queneau disait un jour – et je me suis longtemps servi de cette remarque pour prendre mon mal en patience – « Quand un film commence à m'ennuyer, je m'isole dans une image-détail. » Ce qui tient par exemple le mieux dans *L'Éducation sentimentale* qui date, rappelons-le, de 1869, ce sont ces admirables cartes postales de l'ennui que Flaubert nous envoie avec plus d'un siècle de distance. Ces incoercibles bâillements qui nous saisissent quand Frédéric après avoir été recalé à ses examens, éconduit de chez les Arnoux, passe des heures à regarder la Seine du haut de son balcon « qui coulait entre les quais grisâtres, noircis de place en place, par la bavure des égouts, avec un ponton de blanchisseuses

amarré contre le bord, où des gamins quelquefois s’amusaient, dans la vase, à faire baigner un caniche». Nous sommes ses yeux d’alors, ces yeux de jeune homme qui s’ennuie pour la vie, et qui après avoir délaissé à gauche le pont de pierre de Notre-Dame et trois ponts suspendus, se dirigent toujours vers le quai aux Ormes, sur un massif de vieux arbres, «pareils aux tilleuls du parc de Montereau».

La prochaine fois que je verrai Frédéric Vitoux à *L’Observateur* ou dans son appartement du quai d’Anjou, il faudra que je lui demande, à lui l’auteur de *Sérénissime* (Le Seuil), à lui qui n’ignore rien ou presque de l’île Saint-Louis et de ses dépendances, s’il y a toujours près du quai aux Ormes ce massif de vieux arbres. Il y a toujours la tour Saint-Jacques, l’Hôtel de Ville, Saint-Gervais, Saint-Louis, Saint-Paul qui se lèvent en face, parmi les toits confondus. Et pourquoi pas? – le génie de la colonne de Juillet qui «resplendissait à l’Orient comme une large étoile d’or, tandis qu’à l’autre extrémité, le dôme des Tuileries arrondissait, sur le ciel, sa lourde masse bleue. C’était par derrière, de

ce côté-là, que devait être la maison de Mme Arnoux.» Elle y est toujours. Et tous les espoirs nous sont permis. Nous irons voir Marie dans sa maison un jour où son pender d'Arnoux courra la gueuse et où Mlle Marthe leur fille bien-aimée sera en vacances avec sa gouvernante dans leur pavillon de Meudon. Plus chanceux que Frédéric Moreau et surtout sans amour pour elle, nous ferons le siège de Mme Arnoux qui dans son désœuvrement et son dépit oubliera sa pruderie naturelle.

Dans la deuxième partie des *Illusions perdues* («Un grand homme de province à Paris»), quand Lucien de Rubempré arrive dans la capitale avec sa maîtresse, Mme de Bargeton et que les voyageurs débarquent à l'hôtel du Gaillard-Bois, rue de l'Échelle, avant le jour, Balzac ne peut s'empêcher d'intervenir dans son propre roman suivant sa délicieuse habitude. Nous sommes dans le premier tiers du XIX^e siècle (le roman date de 1837) et Balzac parle avec écœurement de «ces ignobles chambres qui sont la honte de Paris». Malgré tant de prétention à l'élégance, «il n'existe pas encore un seul hôtel où tout voyageur

riche puisse retrouver son chez-soi». Quand Lucien qui a pourtant dormi toute la journée dans une chambre au-dessus de l'appartement qu'avait pris sa maîtresse, la retrouve enfin pour le dîner, vrai, il n'arrive pas à la reconnaître « dans cette chambre froide, sans soleil, à rideaux passés dont le carreau frotté semblait misérable, où le meuble était usé, de mauvais goût, vieux ou d'occasion ». Le dîner n'est pas meilleur que la chambre. Il est pourtant servi par les domestiques de Mme de Bargeton, Gentil et Albertine. Mais il a déjà perdu en sortant d'un restaurant voisin de l'hôtel où ils habitent ce que Balzac appelle ce « caractère d'abondance et d'essentielle bonté qui distingue la vie en province. » Ah! Paris n'est pas beau dans « ces petites choses auxquelles sont condamnés les gens à fortune médiocre ». Les plats servis étaient coupés par la spéculation. Ils sentaient la portion congrue. Mme de Bargeton serait une femme perdue aux yeux du monde si un vieil amoureux, Sixte du Châtelet, ne lui trouvait sur-le-champ un appartement digne d'elle, rue Neuve-du-Luxembourg (aujourd'hui rue Cambon) qui n'était d'ailleurs

pas très éloigné de la rue de l'Échelle où elle va laisser Lucien en attendant : « Nous sommes voisins. » Avant de le visiter, allons dîner au Rocher de Cancale (rue Montorgueil) où Sixte du Châtelet, ce vieux beau, les a invités tous les deux pour mieux perdre le jeune homme et surtout après ce souper allons au Vaudeville (rue de Chartres près du Louvre). Lucien en voyant plusieurs jolies Parisiennes trouve que sa maîtresse est bien mal habillée et sa coiffure qui le séduisait tant à Angoulême lui paraît subitement d'un goût affreux. En mauvaises pensées, Mme de Bargeton quand elle compare Lucien aux jeunes dandys des Balcons n'est pas en reste : son pauvre poète n'avait point de tournure. Les manches de sa redingote sont trop courtes. Il a même l'air piteux avec son gilet étriqué. Quand il met son bel habit bleu du dimanche, l'effet est encore plus désastreux, il le reconnaît lui-même : « J'ai l'air du fils d'un apothicaire (ce qu'il est), d'un vrai courtaud de boutique. » Pour se changer les idées, Lucien après s'être promené du côté des Tuileries décide de dîner chez Véry, ce restaurant situé à côté du Véfour, l'un des

plus célèbres de la capitale jusqu'en 1840. Il dut une partie de sa réputation à Mme Véry qui était fort belle et fort aimée du maréchal Duroc. Il proposait cent vingt-sept plats différents. Le *Larousse gastronomique* nous apprend que c'est chez Véry que Balzac se fit offrir par son éditeur l'un des menus les plus fastueux de sa vie : 1/ huîtres d'Ostende; 2/ côtelettes de pré-salé; 3/ canard aux navets; 4/ perdreaux rôtis; 5/ sole normande; etc. Mais le restaurant le plus cité chez Balzac reste le Rocher de Cancale où une carte immense proposait par exemple dix entrées de mouton, dix-sept entrées de veau dont « le fricandeau à l'oseille et les ris de veau à la financière, l'un des plats les plus chers de l'époque. » Chez Véry, Lucien pour s'initier aux plaisirs de Paris et se consoler de son éventuelle disgrâce amoureuse commanda : 1/ une bouteille de vin de Bordeaux; 2/ des huîtres d'Ostende (comme Balzac!); 3/ un poisson (qui n'est pas désigné); 4/ une perdrix; 5/ un macaroni et des fruits. Il en eut pour cinquante francs. Balzac remarque : « Ce dîner lui coûtait un mois de son existence d'Angoulême. » Il se jure bien de ne

plus y remettre les pieds de sa vie. Dans la même foulée vertueuse il quitte l'hôtel du Gaillard-Bois beaucoup trop cher pour lui et trouve un bonheur provisoire, rue de Cluny (aujourd'hui, rue Victor-Cousin) où il finit par rencontrer « près de la Sorbonne, un misérable hôtel garni, où il eut une chambre pour le prix qu'il voulait y mettre ». Après les fastes de Véry, il se sustente chez Flicoteaux, place de la Sorbonne, où le dîner était composé de trois plats et coûtait dix-huit sous avec un carafon de vin ou une bouteille de bière et vingt-deux sous avec une bouteille de vin.

Il y a un bonheur de Flicoteaux que Balzac sut décrire à merveille. C'était un peu notre Dupont, du temps où tout y était bon ! « Il est peu d'étudiants logés au Quartier latin pendant les douze premières années de la Restauration qui n'aient fréquenté ce temple de la faim et de la misère. » Balzac remarque que ce qui a empêché « cet ami de la jeunesse » de faire une fortune vraiment colossale, c'est un article de son programme ainsi conçu « Pain à discrétion ». Flicoteaux donnait nous l'avons dit sur la place de la

Sorbonne et sur la rue Neuve-de-Richelieu qui reliait alors la rue de la Harpe avec la place. La devanture était à petits carreaux, les successeurs, Flicoteaux II, Flicoteaux III devaient la respecter jusque dans ces teintes brunes. Pas d'épate mais un air ancien et respectable qui durera jusqu'aux journées de Juillet. Pas de ces gibiers empaillés qui ne cuiront jamais, pas de ces poissons fantastiques qui justifient le mot cruel : « J'ai vu une belle carpe, je compte l'acheter dans huit jours ! » Non, on trouvait chez l'honnête Flicoteaux des « saladiers ornés de maints raccommodages » remplis de pruneaux cuits, des pains de six livres coupés en quatre tronçons. Balzac a immortalisé les deux longues salles à plafond bas, l'une sur la place, l'autre sur la rue. Avec ses tables qui devaient venir de quelque réfectoire abbatial. « Les couverts y sont préparés avec les serviettes des abonnés passées dans des coulants de moiré métallique numérotés. »

Flicoteaux I changeait les nappes le dimanche, Flicoteaux II deux fois par semaine à cause de la concurrence. Avec le pain, la pomme de terre règne chez

Flicoteaux. « Il n'y aurait pas une pomme de terre en Irlande, elle manquerait partout, qu'il s'en trouverait chez Flicoteaux. » La femelle du bœuf domine. Et quand le merlan et le maquereau donnent sur les côtes de l'océan, ils rebondissent chez Flicoteaux. Dans ce restaurant à prix fixe, ce que les coqs de bruyère, les filets d'esturgeon étaient chez Véry, le sommet de la carte, la côtelette de mouton et le filet de bœuf le sont chez Flicoteaux, des plats qui exigent qu'on les commande dès le matin.

Un des Paris les plus agréables à visiter chez les écrivains et nous le ferons plus en détail dans une prochaine chronique, c'est celui de la guerre. Celle de 14 chez Proust, celle de 40 chez Sartre. Quand le narrateur *d'À la recherche* par exemple parle de l'heure du dîner quand tous les restaurants sont pleins. Quand il nous montre avec cette douceur, cette bonté sadique, qui fait son charme le pauvre permissionnaire qui vient d'échapper à la mort et qui demain va retourner au front en train de regarder à travers les vitres illuminées les planqués qui se gobergent. « On ne dirait pas que c'est la

guerre ici.» Ce qu'il y a peut-être de plus délectable, c'est quand à neuf heures et demie, alors que personne n'a eu le temps de finir de dîner, à cause des ordonnances de police, les lumières s'éteignent. Le noir subit dans une capitale des lumières a des effets romanesques et poétiques évidents. Chez Sartre, on le verra, le noir du couvre-feu est remplacé par le vide de la défaite. Quand une ville n'est plus qu'un beau vaisseau minéral déserté par son équipage.